

Théâtres d'Ailleurs à Québec

Hey Girl! Création de Romeo Castellucci. Italie, au Théâtre du Trident, les 8 et 9 juin 2007

Jacqueline Bouchard

Numéro 217, novembre–décembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10307ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2007). Théâtres d'Ailleurs à Québec / *Hey Girl!* Création de Romeo Castellucci. Italie, au Théâtre du Trident, les 8 et 9 juin 2007. *Spirale*, (217), 48–48.

Théâtres
d'Ailleurs à
QuébecHEY GIRL! Création
de Romeo Castellucci

Italie, au Théâtre du Trident, les 8 et 9 juin 2007

par JACQUELINE BOUCHARD

Avec *Hey Girl!*, on s'attendait à un déploiement percutant d'identités féminines, une coupe stratifiée, à travers la psyché de la femme (surtout contemporaine), un balayage horizontal et vertical avec force effets visuels conçus et mis en scène par l'artiste multidisciplinaire italien Romeo Castellucci et présentés par sa Societas Raffaello Sanzio.

Le début a été effectivement saisissant. Au milieu de l'immense scène obscure, une trame sonore (musique, Scott Gibbons) nous rejoint à travers des années-lumière de brouillard. D'un amas placentaire émerge une Ève archétypale (Silvia Costa) : acte de création lent et mystique joué sur une table d'où une matière visqueuse ne cesse de s'écouler pendant toute la représentation. Tout semble déjà dit avec cette image plastiquement remarquable, pour moi la plus frappante du spectacle. Elle sert d'abord le point de vue scientifique : cette table de laboratoire éclairée d'une lumière crue (éclairages, Giacomo Gorini) évoque aussi bien une naissance qu'une dissection, la vie et la mort ensemble. C'est à l'animalité, ensuite, que renvoient ces amas de chair qui se disloquent interminablement : chrysalide molle, palpitante et répugnante, matrice protectrice sensuelle et gaine étouffante. Puis s'instaurent l'esthétique et le sacré avec la beauté du corps illuminé se dégageant de l'informe : de belles émotions surgissent lorsque la femme se déploie et que ses sanglots deviennent progressivement audibles.

De petits tableaux très narratifs et léchés s'enfilent, exécutés avec une application scolaire, dans une discipline qui incline davantage vers la danse contemporaine. Bien sûr, il y a de belles trouvailles, notamment l'épée brûlante et les grosses têtes postiches qui transforment la femme en enfant-mascotte. Il y a indéniablement de la poésie dans les gestes ritualisés reproduits au millimètre près, de belles amorces de symboles. Mais il y a aussi une pesanteur étonnante du crayon sur le propos, et particulièrement dans la seconde partie avec l'arrivée du deuxième personnage (Sonia Beltran Napoles). L'esclavagisme illustré par la paille, les chaînes et le doigt accusateur ; la vingtaine d'hommes armés d'oreillers s'acharnant sur leur victime ; les va-et-vient nombreux entre deux affiches lumineuses surlignant la confusion identitaire ; les sanglots récurrents... bref, je ne veux pas trop appuyer moi-même.

On a développé le thème du destin féminin sur un mode dénonciateur et défensif, selon une approche psycho-historique féministe qui a depuis longtemps été révisée, nuancée et enrichie. Une spectatrice travaillant auprès des femmes en difficulté m'a dit être touchée *par le sujet*. Elle déplorait néanmoins la fin qui tombait selon elle à vide : « *Un homme peut-il parler de ces choses comme une femme les vit?* » demande-t-elle. Et pourquoi pas? L'important est de « trouver les mots pour le dire » afin d'éclairer et de toucher, toucher non seulement *par le sujet*, mais également *toucher son sujet*. ☉

Violaine la suit et entre dans l'ancienne banque aux murs gris transformée en bar branché. Elle s'installe à une table. La salle est grande. Décor rétro, kitsch, un orchestre jazz en sourdine. » Lire *Catéchèse* est une action difficile et accidentée, pas vraiment divertissante, provocante, à éviter pour les âmes sensibles. Entrer dans l'univers de Brisebois se fait dans le bruit et la fureur, et les portes grincent, les chiens aboient, les volets claquent, les pneus crissent sur l'asphalte. Il pleut acide. Littéralement étourdi par cet aspect cacophonique du texte, le lecteur se voit également transporté à un train d'enfer vers les ténèbres sombres et inquiétantes d'un imaginaire torturant, épouvantable. Il faut constamment reprendre son souffle.

On a effleuré le *trash* — qui renvoie évidemment au déchet et à l'impur — en traitant du contenu du roman. Mais quelle peut bien être la différence entre Marguerite Duras qui dépeint la merde de Robert Antelme dans *La Douleur* et Patrick Brisebois qui décrit d'autres rebuts corporels — les menstrues, l'urine — avec beaucoup moins de détails? Pourquoi les textes de Brisebois seraient-ils sales, jetables, et pas ceux de Duras (ou de Nelly Arcan qui expose très bien — presque cliniquement — les mouchoirs durcis de sperme qui remplissent la poubelle de sa chambre dans *Putain*)? Peut-être parce que le déchet n'est pas (d)écrit de la même façon. En effet, le style joue un rôle central dans ce qu'on pourrait appeler l'esthétique du *trash*. Chez l'auteur de *Catéchèse*, rien n'est enrobé. Les choses sont décrites pour ce qu'elles sont, sans détours, efficacement, rapidement, entre deux envolées lyriques, mais sans l'aspect poli et travaillé que l'on retrouve chez Duras, et chez Arcan aussi. La plume acérée de l'écrivain, qui peut donner l'impression de folie d'une machine textuelle détraquée, semble entrer dans le vif du sujet sans mettre de gants blancs, sans avoir peur de choquer, sans éviter les excès de mauvais goût. L'ensemble est percutant, bref, et l'accent est placé sur l'aspect repoussant et abject des éléments exposés; des « *mouches noires* » tournent autour des corps, des membres « *pourrissent* », des verges « *jutent* ». La matière est loin d'être inerte, figée dans un état. Une incontestable logique de la dégradation oriente le récit. L'informe est

habilement développé dans et par une langue à la limite de la pauvreté, presque dépouillée, mais tout de même poétique et frôlant le baroque par moments.

Esthétiser le déchet n'est pas une mince affaire. En plus des thèmes et du style, il y a le cadre qui détient une fonction centrale dans la production de cet effet inquiétant et crasseux du texte. Les personnages évoluent dans un monde lugubre, dans les coulisses, dans les recoins malpropres : « *En passant près du chat, [la religieuse Daphné] met le pied dans quelque chose d'humide qui imbibe son pas. Elle se penche et sent. De l'urine. [...] Avant de partir, elle regarde dans le salon. Le chat n'a pas bougé, toujours couché dans son urine.* » Baigner dans l'insalubrité est une réalité tout à fait normale à Mauvuloir comme en ville, dans les ruelles, entre les bâtiments défraîchis. Peu importe le lieu géographique, c'est dans la promiscuité que les personnages se retrouvent. Le lecteur de *Catéchèse* est plongé dans un monde glauque et visqueux, où le terroir est transposé, urbanisé; où les monstres de la campagne ont marché jusqu'à la ville afin de faire peur aux jeunes filles qui ne sont pas prudentes.

Avec ce court récit, Patrick Brisebois s'éloigne de sa production romanesque antérieure. Entre sa trilogie sinistre (*Que jeunesse trépassé, Trépanés, Chant pour enfants morts*) et *Catéchèse*, on sent bien que la mort n'est plus aussi rassurante, recherchée. Le suicide est remplacé par quelque chose de beaucoup plus violent. C'est qu'à chaque coin de rue, dans l'étang, et même chez soi, la faucheuse guette sa proie en se frottant les mains.

Je suis navré, mais j'aime ce qui repousse. Je crois que les tendances au film d'horreur et au provoquant politiquement incorrect sont des allées assez fréquentées dans l'extrême contemporain. Je ne suis pas violent mais je présume qu'un texte ne peut choquer sans faire violence. Et selon moi, *Catéchèse* maltraite ses lecteurs. Efficacement. Je ne sais pas si le roman mérite réellement une aussi longue critique. Mais je meurs d'envie de terminer en disant qu'il doit y avoir certains de ces textes sales sur le marché, qui contournent (ou évitent?) la canonisation et la monumentalisation littéraire. C'est loin d'être nuisible. ☉